

Slavica PANTIĆ-LEW

chercheuse indépendante (France)

*communication*

## **Analyse comparative des traductions en anglais et en serbe de deux romans d'Annie Ernaux : *La Honte et L'Occupation***

### **1. Introduction**

#### **1.1. Rencontre avec l'œuvre d'Annie Ernaux**

Dans le cadre de mon mémoire de traduction en deuxième année de Master, j'ai traduit en langue serbe deux courts romans d'Annie Ernaux : *La Honte* et *L'Occupation*. Pour enrichir mon mémoire et apporter un nouvel angle à mon propos, j'ai effectué une analyse comparative entre ma version et les deux traductions en langue anglaise.

Ma rencontre avec la lauréate du prix Nobel 2022 s'est faite en 2021, presque par hasard. Elle s'inscrit dans ma quête d'auteurs traitant de la condition féminine, susceptibles de faire l'objet de mes traductions. Même si les œuvres principales d'Annie Ernaux avaient déjà été traduites en BCMS, au fur et à mesure que je parcourais ses livres, demeurait en moi le souhait d'apporter ma pierre à l'édifice, et de permettre au lectorat BCMS-ophone, serbe en l'occurrence, de découvrir d'autres textes de la même auteure. Car j'ai été à la fois intriguée et séduite par cette écrivaine qui n'a pas peur des mots, par son sens du détail et l'audace avec laquelle elle s'attache à observer et analyser les gestes, comportements et pensées les plus intimes. Elle nous fait entrer dans l'univers très intime de ses protagonistes, dans un récit parfois intimidant de détails et de vérité. À travers ses expériences, elle nous amène vers nos propres souvenirs et nos émotions les plus cachées, voire les plus refoulées.

À force de puiser dans la riche et immense œuvre d'Annie Ernaux, j'ai très vite

compris que ses textes ont une portée qui dépasse largement la seule thématique de la place de la femme dans la société. En effet, ses livres sont également marqués par un fort engagement social. D'ailleurs, dans son discours à l'Académie suédoise, la femme de lettres indique avoir placé dès 1974 son œuvre littéraire, pour l'essentiel autobiographique et entretenant des liens étroits avec la sociologie, dans une aire aussi sociale que féministe, constatant que son but affiché de « venger sa race et venger son sexe ne feraient qu'un dorénavant ». Elle a fait de l'expression « venger ma race » une espèce de fil rouge qui traverse l'ensemble de ses romans. C'est justement pour représenter ces deux leitmotivs, qui traversent l'intégralité de son œuvre que mon choix s'est porté sur *La Honte* et *L'Occupation*.

Annie Ernaux évoque un style minimaliste dépouillé en apparence de toute passion et de romanesque, et revendique une écriture neutre, plate, sans jugement et sans filtre, que Roland Barthes définit comme « écriture blanche » dans *Le Degré zéro de l'écriture* (1953), qualification qu'elle réfute d'ailleurs. Notons au passage que les livres d'Annie Ernaux font couler beaucoup d'encre et qu'ils suscitent un intérêt très vif, tant de ses détracteurs que de ceux qui admirent son écriture et s'en inspirent.

## **1.2. *La Honte* et *L'Occupation***

Dans *La Honte*, l'écrivaine revient sur les mécanismes de la honte sociale, sentiment né chez elle un jour de juin 1952, après que « mon père a voulu tuer ma mère un dimanche de juin, au début de l'après-midi », la phrase qui ouvre ce roman autobiographique. Bon nombre de pages sont consacrées à l'exposition des coutumes locales et des croyances religieuses de son enfance, vécue dans la ville d'Yvetot en Normandie, avec un accent mis sur les effets de la pauvreté et la vie de sa famille dans le monde ouvrier et paysan normand d'après-guerre. On y trouve tout un florilège de mœurs et d'expressions locales. Le contexte historique y est tout aussi important, car il s'agit de la Normandie après la Seconde Guerre, un immense chantier dont la reconstruction a duré plus longtemps que dans le reste de la France, étant donné l'ampleur des destructions. Se représenter et comprendre cette toile de fond a été nécessaire pour la traduction de *La Honte*. Dans ma version serbe, je l'ai intitulé *Sramota*, un équivalent possible du mot français. *La Honte* a été traduit en anglais par l'Écossaise Tanya Leslie en 1998 et publié en 1999 sous le titre *Shame*.

Elle est la première à avoir traduit Annie Ernaux en anglais. Entre 1991 et 2001, elle a traduit six de ses livres et s'était, au fil des ans, liée d'amitié avec la femme de lettres française. Tanya Leslie vivait à Paris, où elle est décédée en 2016 à l'âge de 59 ans.

Dans *L'Occupation*, en revanche, le sujet est tout autre. Annie Ernaux parle de la jalousie vécue comme une obsession, comme une tragédie personnelle. Elle nous livre dans ce bref récit la version intime de la jalousie qui frappe violemment la narratrice au moment même où elle croyait s'être libérée de l'amour et comptait pouvoir savourer enfin sa liberté. Elle met en œuvre tout un plan pour connaître le nom de sa rivale. Ce texte, modèle de concision et de sensibilité, exprime une vérité qui ne serait pas uniquement personnelle, mais plus généralement humaine. *L'Occupation* parle également de la manière dont il est possible d'appivoiser puis d'exorciser les affres de la jalousie à travers l'écriture. Car l'héroïne met au point tout un stratagème pour tuer l'Autre par le mot. L'écriture devient non seulement un exercice intellectuel, mais aussi une thérapie absolument nécessaire.

*L'Occupation* a été traduit en anglais par Anna Moschovakis, auteure, poétesse et traductrice gréco-américaine qui vit dans l'État de New York aux États-Unis. Elle est, entre autres, professeure agrégée adjointe à l'université *Pratt Institute*. Elle écrit pour des revues et magazines littéraires américains et a déjà traduit d'autres auteurs francophones d'horizons très différents. Anna Moschovakis a notamment traduit le roman *Frère d'âme* de David Diop sous le titre *At Night All Blood Is Black*. Cette traduction a permis à l'auteur d'être le premier Français à remporter en 2021 le prix littéraire *International Booker Prize* au Royaume-Uni. Le titre qu'elle a choisi pour le livre *L'Occupation* est *The Possession*. Pour ma part, j'ai opté pour *Opsednuta* dans la version serbe, mot à mot « obsédée ».

## 2. Défis rencontrés et stratégies mises en place pour les résoudre

Avant d'entrer dans le vif du sujet, et afin de rester dans la continuité du passage précédent, notons d'emblée quelques problématiques liées à la transposition du titre du roman *L'Occupation* tant en anglais qu'en serbe. Et pour cause : en français, ce mot recouvre un champ lexical beaucoup plus vaste, inexistant dans aucune des trois propositions de traduction. Le simple calque du mot « l'occupation », respectivement (*the*) *occupation* et *okupacija*, n'a pas été retenu car il serait, de toute manière, trop restrictif dans les deux langues d'arrivée. L'aspect central du livre, en

d'autres termes, le côté obsessionnel qui reflète l'état mental de l'héroïne tout au long du récit, a bien été mis en exergue. Mais ces solutions ne sont pas tout à fait satisfaisantes, car elles ont été proposées au détriment de la polysémie du terme français. Ont été occultés plusieurs sens, notamment « Action d'occuper (un lieu, un espace, une surface) ; résultat de cette action » ou bien « Action pour un État belligérant vainqueur d'installer une force armée, souvent une administration sur le territoire d'un État vaincu ; résultat de cette action ; temps que dure cet état de fait », ou encore « Ce à quoi quelqu'un consacre son temps, ses soins ; ce qui absorbe quelqu'un ou un de ses attributs<sup>1</sup> ».

## 2.1. Expressions idiomatiques normandes

Parmi les défis de traduction rencontrés, ceux qui m'ont le plus intéressée, intriguée, inspirée et parfois donné du fil à retordre sont liés aux expressions idiomatiques normandes. Celles-ci sont surtout présentes dans *La Honte* et sont de nos jours souvent méconnues, même du lectorat francophone en dehors de la Normandie. La question suivante s'est alors posée : devrais-je situer ma traduction dans un espace délimité par un dialecte régional en Serbie ? Il m'a semblé que le cadre historique et géographique très spécifique de la Normandie d'après-guerre n'avait pas d'équivalent sur le territoire serbe, et j'ai donc décidé de me baser sur mon bagage personnel et la langue serbe standard. Voici plusieurs exemples concrets.

L'expression qui revient à plusieurs reprises est « gagner malheur », comme dans la phrase « Tu vas me faire gagner malheur ». Annie Ernaux en donne d'ailleurs la définition, expliquant qu'« en normand gagner malheur signifie devenir fou et malheureux pour toujours à la suite d'un effroi ». En serbe, il existe une expression correspondante, *navući nesreću*, qui m'est apparue comme une évidence, mot à mot « attirer le malheur sur soi ». En anglais, la traductrice a choisi d'utiliser *to breathe disaster on somebody*, littéralement « souffler le malheur sur quelqu'un ». D'après mes recherches, cette expression n'est pas usitée des anglophones mais semble naturelle et facilement compréhensible. Il semblerait que la traductrice l'ait créée elle-même pour rester la plus fidèle possible au texte original.

Ensuite, « la vie te dressera » est une autre expression propre à la petite ville

<sup>1</sup> <https://www.cnrtl.fr/definition/occupation>.

normande d'Yvetot. Le sens premier des composants ne correspond pas au sens figuré que le locuteur a voulu transmettre, à cause du verbe « dresser ». En serbe, elle devient *naučice tebe život pameti*, expression idiomatique utilisée au quotidien qui rétrotraduite donne « la vie t'apprendra à être sage/raisonnable ». En anglais elle a été rendue par *life will sort you out all right*, littéralement « la vie te réglera comme il faut ». Ici, autant en anglais qu'en serbe, les unités de sens présentes dans le texte de départ n'ont pas toutes été préservées, le but principal étant avant tout de véhiculer le message.

Puis il y a l'expression suivante : « mon cor me fait mal, il va pleuvoir ». Dans beaucoup de cultures, y compris les cultures française, anglophone et serbe, ce sont les articulations douloureuses qui prédisent la pluie. En Serbie, en particulier parmi les plus anciens, c'est le bas du dos douloureux qui est souvent annonciateur de mauvais temps. J'ai donc opté pour *žiga me u krstima, 'oće kiša*, qui, rétrotraduit, donne « j'ai des douleurs aiguës dans le bas du dos, il va pleuvoir ». Dans la version anglaise on retrouve la traduction littérale *my corn is hurting, it's going to rain*, malgré le fait que, selon toute vraisemblance, le cor qui fait mal n'est pas connu pour prédire aucune sorte de précipitation en anglais. La traductrice l'a sans doute fait en toute connaissance de cause pour rester justement au plus près du texte français et montrer, d'une part, la différence qui existe entre les deux cultures, et d'autre part, les spécificités liées à la langue régionale normande.

## 2.2. Erreurs de français voulues par l'auteure

Afin de nous donner une image claire et précise du niveau d'éducation des gens qui l'entourent (hormis ses maîtresses au pensionnat et les élèves plus âgées qu'elle), dans *La Honte*, Annie Ernaux cite des exemples pour illustrer le mauvais français parlé dans son entourage. Cet exercice de transposition de fautes de grammaire et de syntaxe s'est avéré particulièrement intéressant. En voici deux exemples : « En '52 j'écris en bon français, mais je dis sans doute d'où *que tu reviens*, au lieu de d'où *que tu reviennes* ». Le mode subjonctif n'existant pas en serbe, j'ai résolu le problème en jouant sur les aspects perfectif et imperfectif des verbes. À la place du verbe imperfectif *vračati se* j'ai employé son pair perfectif *vratiti se*, puis j'ai légèrement changé le sens pour obtenir l'effet souhaité, à savoir un syntagme grammaticalement incorrect dont le sens reste tout à fait compréhensible *odakle*

*se vratiš*. En revanche, si le mode subjonctif existe en anglais, il est plus simple et beaucoup moins usité qu'en français, et ne se prête sans doute pas aisément à l'illustration de l'erreur commise dans le texte original. Pour obtenir le résultat escompté, Tanya Leslie a décidé de changer de catégorie grammaticale en employant le mot *what* en guise d'objet direct dans une *phrase that*, une *that clause*. Elle a donc choisi *all what I know* au lieu du grammaticalement correct *all that I know*.

Puis, il y a cette phrase « Mon père dit souvent *j'avions* et *j'étions* ». Il s'agit de fautes de conjugaison, car la terminaison ne correspond pas à la personne en question. Ce type d'erreurs n'est pas courant en serbe. Des fautes de conjugaison sont commises surtout à la troisième personne du pluriel au présent, pour une certaine catégorie de verbes (les verbes se terminant par *-ći*, sauf *ići*) : *vući, seći, teći, peći*, etc, lorsque la lettre *k* est remplacée par la lettre *ć*. Dans les écoles serbes, ces erreurs sont d'ailleurs souvent citées en exemple en cours de grammaire, et mon idée de solutions proposées en est la conséquence directe. En l'occurrence cela donne *oni vuću* et *oni seću*, deux conjugaisons qui sonnent aussi fausses que maladroitement. En anglais, la traductrice est restée dans la même catégorie grammaticale et a utilisé *ain't* : *ain't seen him* et *ain't heard him*. Cette forme remplace les contractions négatives des verbes *to be* et *to have* en particulier, et est associée à un niveau d'éducation limité et à l'anglais non standard même si elle est très présente à l'oral.

### 2.3. Titres (presse, radio, cinéma...)

La question que l'on doit se poser quand on traduit un texte est, entre autres : comment appréhender les titres de films, d'émissions de radio, les noms de journaux, de chansons ? Qu'il s'agisse de traduire un titre ou de l'explicitement, avant toute prise de position il faut essayer de trouver les réponses aux questions suivantes : qui est le lectorat, à qui s'adresse notre texte dans la langue d'arrivée ? Comment juger les connaissances, la culture générale de ce public pour ne pas sous-estimer ou surestimer ses capacités de compréhension ? Cette traduction, présente-t-elle un intérêt pour celui qui la lit, ou bien pouvons-nous nous en passer car elle ne lui apporte rien ? Conserve-t-on au maximum les particularités du texte original en évitant les équivalences culturelles ? Mon approche est celle d'un traducteur qui cherche un juste milieu : ne pas déstabiliser ses lecteurs et en même temps veiller à leur apporter suffisamment d'informations pour les faire voyager dans le monde et

la culture où l'original a été écrit.

Pour ce qui est des noms de journaux et de magazines, je les ai divisés en deux catégories. La première catégorie regroupe la presse nationale connue à l'échelle mondiale. Il s'agit plus précisément des quotidiens *Le Monde*, *France-Soir* ou encore des hebdomadaires satiriques *Le Canard enchaîné* et *Charlie Hebdo*. Là, la question ne s'est même pas posée, je les ai laissés en version originale. En revanche, en serbe, il faut retranscrire phonétiquement les noms étrangers, ce que j'ai fait dans ma version (*Le Mond*, *Frans-Soar*, *Le Kanar Anšene*, *Šarli Ebdo*). En ce qui concerne la presse régionale normande des années '50, méconnue des lecteurs hors de France, voire hors de Normandie, il m'a semblé utile pour le lecteur de les traduire, tandis que Tanya Leslie a fait le choix de les laisser en français dans son texte anglais. Par exemple : « Le petit écho de la mode » devient *Mali modni noviteti*, qui rétrotraduit donne « Petites nouveautés mode » ; « Les veillées des chaumières » – *Narodna posela*, littéralement « Veillées populaires » ; ou bien « Les âmes vaillantes » – *Nepokolebljivi dub*, mot à mot « L'esprit inébranlable ».

S'y ajoutent les émissions de radio, les films, les chansons. Les émissions de radio, notamment, occupaient une place très importante dans la vie des Normands issus de milieux modestes après la Seconde Guerre mondiale. Je fais le choix de les traduire, en les transposant en langue serbe, tandis que la traductrice britannique garde les noms originaux en français, à l'exception d'une seule émission de radio, *Le tribunal*, qu'elle traduit par *Courtroom*. Dans ma version j'utilise le substantif verbal *Natpevavanje* pour *Le Crochet radiophonique*, afin d'illustrer le concept de « Qui chante le mieux » ; ou bien *Sve ili ništa*, mot à mot « Tout ou rien », pour traduire l'émission de radio *Quitte ou double*.

Il est vrai qu'en gardant la version originale, on reste au plus près de l'authenticité culturelle du pays et de la langue source, et c'est bien évidemment un argument de poids. Pour ma part, j'ai estimé que traduire certains titres et noms apportaient des informations complémentaires sur les personnages, leurs traits de caractère, leurs centres d'intérêt, leurs préoccupations et la façon dont ils vivent et appréhendent le monde qui les entoure. J'ai essayé, dans la mesure du possible, de rester au plus près du titre original, tout en évitant les calques, qui, de toute manière, ne sonneraient pas naturel ici en serbe. J'ai donc opté pour des concepts qui décrivent la même réalité et restent familiers au lectorat visé. Aussi, lorsque j'avais recours aux explications dans le corps du texte, j'ai fait attention à ne pas casser le rythme du texte, sa dynamique et sa fluidité.

## 2.4. Références franco-françaises

Pour ce qui est des noms communs et adjectifs franco-français, en voici quelques-uns, assez illustratifs de la problématique de transposition dans d'autres langues :

*Minitel* – Il s'agit d'un petit terminal de consultation de banques de données conçu et développé en France, en service de 1980 à 2012. C'est le prédécesseur d'Internet tel qu'on le connaît aujourd'hui, non utilisé et méconnu en dehors de la France. J'ai gardé en serbe le nom français en l'accompagnant d'une note de bas de page, tandis que la traductrice britannique n'a pas trouvé nécessaire d'apporter des explications quant au sens de ce terme.

*Micheline* – Ce mot peut vouloir dire plusieurs choses : c'est un prénom féminin, mais aussi un gentilé pour désigner les habitantes de la petite commune française de Michery dans le département de l'Yonne. En l'occurrence, dans *La Honte*, il s'agit d'un nom commun, plus précisément d'une « voiture automotrice circulant sur rails, montée sur pneumatiques et utilisée par les sociétés de chemin de fer pour le transport des voyageurs <sup>2</sup> », mise au point par la société Michelin. La traductrice britannique l'explique brièvement dans le corps du texte, en écrivant *small local train*. Faute d'équivalent, j'ai, en ce qui me concerne, tenté une traduction, ou plutôt une adaptation en langue serbe en utilisant le mot *šinobus*. La seule différence réside dans le fait que « le petit train » auquel je fais référence ne roule pas sur des pneumatiques, mais sur des roues métalliques. Même si ce détail n'entrave en rien la bonne compréhension du texte, il y a tout de même une déperdition entre la langue source et les deux langues cibles.

*Maraboutée* – Ce terme mérite à mon sens que l'on s'y attarde un peu. Il n'y avait aucune ambiguïté quant au sens de l'adjectif « marabouté,e » dans le texte original, même si cet adjectif, tout comme le verbe « marabouter », ne figure pas dans tous les dictionnaires de la langue française. Si ce verbe et son participe passé n'existent ni en anglais ni en serbe, le substantif « marabout » quant à lui, existe dans les deux langues et ceci avec deux graphies différentes : *marabout* / *marabou* en anglais, et *marabu* / *marabut* en serbe. Cet état de fait aurait a priori pu être un bon point de départ pour arriver à une traduction satisfaisante. Or, ces termes ne recouvrent pas le même champ lexical qu'en français. Si certains dictionnaires de langue anglaise donnent *type of African witch doctor* pour la graphie « marabout », les dictionnaires

<sup>2</sup> <https://www.cnrtl.fr/definition/micheline>.

serbes, eux, tout comme les autres dictionnaires BCMS, ne proposent pas cette définition. Dans la version anglaise, la traductrice décide tout de même de garder l'adjectif français au féminin tel quel, en le mettant entre guillemets. Quant à la traduction serbe, c'est une explication, en l'occurrence *začarao me neki afrički vrač*, soit, mot à mot, « envoûtée par un sorcier africain », qui est proposée dans le corps du texte.

*Lourdes* – Il s'agit d'une autre référence franco-française, une petite commune des Hautes-Pyrénées, et surtout lieu de pèlerinage catholique largement connu en dehors des frontières françaises. À la différence de la traductrice britannique, qui reprend ce toponyme tel quel, je fournis une explication en note de bas de page, car ma version s'adresse principalement au lectorat serbe, susceptible d'être moins familier des sanctuaires catholiques en France.

*Les filles de la Rochelle* – Nous trouvons cette référence dans la phrase « À la fête de Noël 51, je suis une *fille de La Rochelle* ». Là, Tanya Leslie et moi sommes sur la même longueur d'ondes, car nous faisons toutes les deux le choix d'explicitier dans le corps du texte cette référence, en anglais « ... “La Rochelle girls” named after a traditional French song », ou en serbe « ... “Devojke iz La Rošela”, iz istoimene tradicionalne francuske pesme », littéralement « Filles de la Rochelle, tiré de la chanson traditionnelle française éponyme ».

## 2.5. Transpositions culturelles

Dans le roman *La Honte* il était nécessaire de faire un certain nombre de transpositions culturelles. La plus marquante était celle liée au lexique relatif à la religion catholique et au catéchisme. Le roman regorge de termes très spécifiques désignant des prières, des rites, des fêtes, des usages, des traditions, mais aussi des objets de culte et des hommes et des femmes d'Église. La religion chrétienne orthodoxe étant très majoritaire en Serbie, le vocabulaire a dû être adapté en conséquence. Pour la plupart des concepts, dans les religions catholique et orthodoxe il existe des équivalences claires et précises. Mais pas pour tous les termes, car certains d'entre eux semblent ne pas être usités dans la religion orthodoxe, et ne seraient propres qu'au catholicisme. En voici deux exemples :

*Actes d'espérance* – rendu en serbe par *ufanje* en l'explicitant dans une note de bas de page. Car même s'il existe, ce terme n'est pas cité dans tous les dictionnaires de la langue serbe, et n'est pas connu de la plupart des lecteurs visés, alors qu'il

est beaucoup plus courant dans d'autres langues BCMS, notamment des pays/régions dont la population est majoritairement catholique, comme en Croatie. La transposition en anglais, *Acts of Faith*, a sans doute été plus aisée étant donné l'importance et la longue histoire de la religion catholique dans les pays anglophones.

Il en va de même pour *prie-dieu* : ces chaises basses très caractéristiques des églises catholiques n'existent pas dans les églises orthodoxes. En serbe j'ai écrit *molitvena stolica*, littéralement « chaise de prière ». Ce concept n'existe pas, mais il est très explicite et compréhensible par tout le monde. Tanya Leslie a repris *prie-dieu* qui est aussi un mot anglais, même si en anglais on retrouve également *prayer chair*.

Ensuite, il y a le mot *cidre*, terme a priori tout à fait banal dans la question « Ça te fait mal quand tu bois du cidre ? », posée à la jeune protagoniste de *La Honte* par son dentiste. Si en anglais c'est tout naturellement le mot *cider* qui a été choisi, en serbe la tâche s'est avérée plus ardue. Car le cidre était sinon complètement inconnu, du moins très peu connu en Serbie dans les années 1950, notamment dans les milieux modestes. Aujourd'hui, il existe trois traductions possibles : *vino od jabuke*, mot à mot « vin de pomme », *sajder* et *cider*. La boisson reste tout de même marginale et est consommée de nos jours dans des bars et restaurants branchés en milieu urbain. Une traduction littérale aurait donc été possible, accompagnée d'une note de bas de page expliquant l'importance de cette boisson, bien ancrée dans l'histoire et la tradition normandes. Une autre approche consistait à trouver une équivalence serbe qui véhicule les mêmes connotations et qui parle à tout le monde. Ceci m'avait semblé plus pertinent. Là aussi il existait plusieurs solutions en fonction de la région. J'ai opté pour *boza*. Il s'agit d'une boisson fermentée à base de céréales (millet, blé, maïs...), très prisée à l'époque de l'Empire ottoman et populaire encore aujourd'hui non seulement en Turquie mais aussi en Bulgarie, en Albanie, ou encore en Roumanie. Si, en Serbie, elle perd quelque peu de sa popularité, elle y fut incontournable pendant très longtemps, y compris après la Seconde Guerre mondiale. Très appréciée par les jeunes et les moins jeunes, elle était souvent consommée dans les pâtisseries locales, accompagnée d'un gâteau.

## 2.6. Retraduire une traduction ?

Voici deux exemples avec deux noms de sites touristiques emblématiques de Venise que l'on retrouve dans leur version française dans *L'Occupation*. Il s'agit de « la Douane de Mer » et des « Magasins du Sel », (en italien *Dogana di Mare* et

*Magazzini del Sale*). Je les ai traduits en serbe et ai obtenu *Morska carinarnica* et *Skladišta soli*. En anglais la traductrice a gardé la version française ce qui en anglais donne *the Douane de Mer* et *the Magasins du Sel*. « Douane de Mer » et « Magasins du Sel » étant déjà des traductions, je trouvais pertinent soit de les traduire dans la langue cible, soit de les laisser en italien.

D'autre part, dans *La Honte* l'écrivaine fait mention de la chanson *Voyage à Cuba* et nous donne à lire sa première strophe, un quatrain en octosyllabes : *Nous étions deux garçons deux filles / Sur un petit youyou de bois / Il s'appelait Nina-Gentille / Et nous allions à Cuba*. La chanson est une adaptation de la version originale intitulée *Miami Beach Rhumba*, sortie aux États-Unis en 1946. La jeune Annie Ernaux rêve de voyages et d'amour, et les paroles françaises, qui d'ailleurs ne sont pas une traduction du texte anglais, lui permettent en effet de s'évader ; de partir à Cuba sur une barque avec des amis et de s'aventurer dans un véritable périple maritime truffé d'événements imprévus. Les paroles de la chanson originale sont moins illustratives des escapades dont rêve la jeune Annie Ernaux, car elles se résument à une rumba dansée sur la plage avec un gentleman cubain. De plus, dans la version américaine le voyage à Cuba s'arrête à Miami, et c'est là que l'héroïne retrouve le charme de La Havane. En voici la première strophe : *I started out to go to Cuba / Soon I was at Miami Beach / There, not so very far from Cuba / Oh what a rhumba they teach*. La traductrice britannique ne traduit pas la version française ; elle ne reprend pas non plus les paroles de la version originale mais s'en inspire en proposant sa propre version qui n'est pas un quatrain, mais un huitain : *Ai, ai ai ay / It will thrill me / When I take a flight through the sky / To Miami by the sea / Ai ai ai ay / It will thrill me / To fly to the place / Where my love waits for me*. J'ai, pour ma part, transposé en serbe le quatrain français en respectant les rimes et en restant au plus près du texte : *Dve devojke i momka dva / Na čamčiču bili smo mi / Nina-fina zvali smo ga / I na Kubu išli smo svi*.

### 3. Omissions et « surtraductions » dans les textes anglais

Dans cette partie, je me suis permis de me pencher sur des solutions de traduction qui me semblaient être des omissions et des « surtraductions ». Bien entendu, mes observations n'ont pas la prétention d'être une critique, elles ne font que refléter ma propre compréhension du texte français et mes réflexions sur un certain nombre de problématiques de traduction.

### 3.1. Faux-sens ?

Dans *L'Occupation*, il existe, à plusieurs endroits, des traductions qui mériteraient que l'on s'y penche. Dans la phrase suivante par exemple : « Dans le métro, n'importe quelle femme dans la quarantaine portant un sac de cours était "elle", ... ». En anglais cela donne : *In the Métro, any woman in her forties carrying a shopping bag was her, ...* C'est la traduction du groupe nominal « sac de cours », rendu par *shopping bag* qui, à mon sens, pose problème. La traductrice aurait-elle pris le mot « cours » pour « courses », auquel cas « sac de courses » aurait en effet correspondu à *shopping bag* ? Le groupe nominal « sac de cours » est ici d'autant plus important que l'un des signes distinctifs qui aurait permis à la narratrice de retrouver l'Autre, sa rivale, est justement un « sac de cours » car cette dernière est professeure d'université tout comme l'héroïne principale et le personnage masculin du triangle amoureux. Dans ma traduction, j'ai proposé *torba sa predavanjima*, mot à mot « sac avec/contenant des cours ».

Voici un autre exemple, toujours dans *L'Occupation* « ..., j'ai remarqué dans le public, au second rang, une femme aux cheveux bruns et courts, plutôt petite semblait-il, la quarantaine élégante et stricte, en tailleur sombre, ... ». En voici la traduction en anglais : *..., I noticed a woman in the second row of the audience – short brown hair, seemingly petite, a severe and elegant size 40, wearing a dark suit, ...* Le mot « la quarantaine » a été traduit par *size 40*, en français « taille 40 ». Or il s'agit ici d'une personne de quarante ans environ, d'une « quadragénaire ».

Ensuite, il y a cet exemple « Ce n'étaient pas les gestes érotiques qui allaient le souder le plus à elle (cela se pratique continuellement et sans suite sur la plage, un coin de bureau, dans les chambres louées à l'heure), mais, ... ». En anglais la phrase devient : *It was not the erotic gestures that would bind him most to her (these happened all the time and without consequence on the beach, in the corner of an office, in rooms rented by the hour), but, ...* Le groupe nominal « un coin de bureau » a été traduit par *in the corner of an office*. *Office* veut, entre autres, dire « bureau » dans le sens de « pièce dans laquelle on travaille », mais en aucun cas « bureau » dans le sens de « meuble sur lequel on travaille ». Ici, « un coin de bureau » dépend de la préposition « sur » utilisée devant le mot « plage ». Il s'agit donc d'activités qui se pratiquent « sur un coin de bureau » et non « dans un coin de bureau ». C'est ainsi que je l'ai compris et traduit en

serbe. Dans ma version j'ai donc proposé : *Nije njihovo telesno opštenje pretilo da ga najviše veže za nju (to je nešto što se redovno radi i istog trenutka okonča, na plaži, na ivici kancelarijskog stola, u sobama iznajmljenim na sat), nego, ...*

### 3.2. « Surtraductions » par ajouts d'unités de sens

À la lecture de la version anglaise *Shame*, la traduction m'a tout de suite paru convaincante ; le milieu pauvre et rural de la petite ville d'Yvetot qui entourait la jeune Annie Ernaux, avec toutes ses mœurs et mentalités, a été transposé de manière cohérente et naturelle. L'autre sentiment que j'ai eu, c'est celui que j'ai nommé « le style libre » avec de fréquents éloignements du texte source, des « surtraductions », des interprétations par ajouts d'unités de sens. En voici deux exemples.

Tout d'abord, la phrase « ..., et me fait miroiter le plaisir d'une procession ou d'une visite à Notre-Dame-de-Bon-secours comme celui d'une promenade en forêt » a été traduite par : *..., and would promise to treat me to a procession or a visit to Notre-Dame-de-Bonsecours Cathedral as though it were a Sunday picnic in the forest*. Deux mots interpellent dans cette phrase : *Sunday* (« dimanche ») et *picnic* (« pique-nique »). On peut se demander pourquoi la traductrice a décidé de remplacer « une promenade en forêt » par « un pique-nique dominical » et s'il s'agit d'une différence culturelle qui nous échappe. Il semblerait tout de même que dans les pays anglophones, tout comme en France, « une promenade en forêt » évoque en effet des moments plaisants et agréables. La question ne s'est pas posée pour la traduction en serbe : *..., kroz pokušaje da me namami na procesiju ili u posetu Bogorodičnoj crkvi Bonsekur predstavljajući ih ravnim zadovoljstvu u šetnji šumom*. La phrase a été traduite de façon quasi littérale, sans aucune adaptation particulière.

Ensuite, dans cette phrase « Car ces lois étaient invisibles dans l'odeur douce de nourriture et de cire flottant dans les escaliers, dans la rumeur des récréations, le silence traversé par les gammes d'une leçon particulière de piano », traduite par : *For its laws were lost in the sweet, pervasive smells of food and wax polish floating upstairs, the distant shouts coming from the playground and the morning silence shattered by the tinkling of a piano – a girl practicing scales with her music teacher*. D'une part, dans la phrase anglaise la traductrice parle de *morning silence*, alors que le mot

« matin » ou l'adjectif « *matinale* » n'apparaissent pas dans le texte original. D'autre part, « les gammes d'une leçon de piano » deviennent en anglais « une fille travaillant les gammes avec sa professeure de musique ». Il s'agit d'une école de filles, certes, et c'est probablement une fille qui joue ses gammes, mais l'auteure ne l'exprime pas de manière explicite. On peut se demander si cette formulation était intraduisible en langue anglaise ou bien si la traductrice a fait ses choix pour des raisons qui lui sont propres. En serbe, je n'ai pas senti le besoin de reformuler la phrase française. En voici une traduction possible : *Jer ti zakoni su bili nevidljivi u priyatnom mirisu hrane i voska koji je lebdeo na stepeništu, u graji za vreme odmora, u tišini prožetoj tonovima lestvica sa privatnog časa klavira.*

#### 4. En guise de conclusion

Tout au long de ma traduction, je me suis efforcée de ne pas trahir le texte de départ et de respecter la syntaxe et le style d'Annie Ernaux. J'ai essayé de respecter le rythme et la tonalité de ses textes, sans déstabiliser le lecteur tout en jaugeant en permanence les connaissances de celui-ci afin de ne pas me perdre dans des explications et notes de bas de page inutiles. J'ai vécu cette expérience comme un exercice dans lequel il fallait avancer en permanence sur une ligne de crête pour rester fidèle à l'original tout en le transposant dans un récit compréhensible, fluide et agréable à lire en langue serbe.

Il va sans dire que certains choix de traduction inattendus en anglais m'ont parfois brouillé l'esprit, m'éloignant du texte français. Mais il est tout aussi évident que grâce à ces deux versions anglaises, dont chaque mot a pratiquement été examiné à la loupe, j'ai appris de nouveaux mots, des tournures et des expressions en langue anglaise qui m'étaient inconnus.

De plus, à plusieurs reprises, j'ai pu m'inspirer d'un certain nombre de solutions apportées par les deux traductrices pour rendre mes phrases d'arrivée naturelles. Notamment pour traduire certaines phrases longues dont la syntaxe, qui ne pouvait être transposée en langue serbe, m'obligeait à une déverbalisation suivie d'une reformulation. Enfin, certains écarts du texte de départ, en particulier dans la traduction de Tanya Leslie, m'ont facilité le passage du mode « mot à mot » au « monde à monde », me dirigeant vers une meilleure adaptation à la culture de la langue cible.

### Résumé

La présente communication propose une analyse comparative entre ma traduction en serbe des romans *L'Occupation* et *La Honte* d'Annie Enraux et leurs versions en langue anglaise. Dans un premier temps, je donne mon avis sur le travail de traduction effectué, en me basant sur mon bagage de connaissances personnel et des critères tels que la fluidité du texte d'arrivée, le respect du rythme et de la dynamique du texte source, les transpositions culturelles, les émotions et la sensibilité du texte original retrouvées ou pas dans la langue cible. L'analyse se poursuit avec des commentaires sur des omissions syntaxiques, « surtraductions », erreurs de sens et autres où, à mon sens, la traduction n'a pas été rendue de manière satisfaisante. J'essaie ensuite de placer les deux traductrices dans un cadre purement théorique. D'autre part, j'explique comment ces dernières s'y sont prises pour faire face à certaines contraintes ou pour contourner certaines difficultés, et comment ceci a été instructif et stimulant. Notamment en me permettant d'apporter un regard différent sur le texte français et de me diriger vers une meilleure adaptation dans la culture de la langue cible, tout en gardant à l'esprit la transposition de l'univers d'Annie Enraux.

**MOTS CLÉS :** Enraux, traduction, anglais, serbe, comparaison

### Summary

The paper presents a comparative analysis of my Serbian translations of the novels *L'Occupation* and *La Honte* by Annie Enraux and their English language versions. First, I offer my evaluation of the translation work, based on my personal knowledge and criteria such as the fluidity of the final text, adherence to the rhythm and dynamics of the source text, cultural transpositions, and the emotional sensitivity of the original text, whether present or absent in the target language. The analysis continues with comments on syntactic omissions, "overtranslations," errors in meaning, and other instances where, in my opinion, the translation was inadequately rendered. I then attempt to position the two translators within a purely theoretical framework. Furthermore, I explain how they addressed certain constraints and overcame specific difficulties, and how this process was both instructive and stimulating. In particular, by allowing me to bring a fresh perspective on the French text and to move towards a better adaptation to the culture of the target language, while keeping in mind the transposition of Annie Enraux's universe.

**KEYWORDS:** Enraux, translation, English, Serbian, comparison